

« De l'obéissance à la foi » (Matthieu 8, 5-13)

*Christophe Allemann, 18.03.2018,
Neuchâtel - Temple des Valangines*

Bonjour, je m'appelle Claudius. Je vais vous raconter mon histoire.

Depuis ma jeunesse, dans la ville de Rome, j'ai appris à donner des ordres. Ma riche famille comptait de nombreux esclaves. A la maison, j'ai toujours entendu mon père donner des ordres aux serviteurs, des ordres décrétés, des ordres comme des exigences, des ordres qui ne souffraient pas la moindre discussion, des ordres absolus. « Vas », « viens ici », « fais cela », c'est le langage auquel j'ai toujours été habitué. Apprendre à se faire obéir a été le point névralgique de mon éducation.

C'est peut-être pour cela que j'ai été prédestiné à devenir officier de la grande armée romaine. Là, j'ai pu montrer l'étendue de mon autorité naturelle. Exiger, le doigt pointé droit devant, ordonner, avec des gestes précis et directs, voilà ce qui convenait à mon caractère naturel. Mon instinct, c'est de diriger, de décider, de faire obéir. Pour moi, Claudius, l'obéissance se décrète d'en haut, elle ne souffre d'aucune discussion, elle s'applique toujours de haut en bas. Il y a les officiers et les subordonnés, il y a les maîtres et les esclaves, il y a ceux qui ordonnent et ceux qui obéissent.

Mais un jour, un incident est venu perturber la parfaite organisation de ma vie. C'est à l'époque où j'étais officier dans la garnison de Capernaüm. Depuis quelques temps, je m'étais attaché à l'un de mes serviteurs, je ne sais pas trop pour quelle raison d'ailleurs. Avais-je décelé chez lui un potentiel insoupçonné ? Etait-ce dû à sa vivacité d'esprit ? Ou peut-être à sa manière d'obéir scrupuleusement ? Je ne sais plus très bien...

Toujours est-il que ce serviteur est tombé malade. Couché, paralysé, il souffrait terriblement. Et, je dois bien l'avouer, cela m'a ému. J'ai cherché des solutions. J'ai fait venir les meilleurs médecins. Mais rien n'y a fait. Les souffrances de mon serviteur continuaient, jour et nuit, nuit et jour. Devant la souffrance, je me suis senti petit et misérable, impuissant. Je ne pouvais pas donner des ordres à la maladie pour qu'elle s'en aille. Ordonner, avec l'index pointé droit devant, ne m'était d'aucune utilité.

Face à la maladie de mon serviteur, je me suis senti découragé. Je me voyais souvent les bras croisés, dans l'attente d'une hypothétique amélioration. Parfois, la nuit, quand personne ne pouvait me voir, il m'arrivait de croiser les doigts, de joindre les mains, comme je le voyais faire parmi la population de Capernaüm.

Je ne sais pas très bien ce que j'attendais de ce geste de prière, devenu mon ultime recours. Mais un matin, j'ai entendu parler d'un prophète de passage dans la région.

J'ai tenté le tout pour le tout. Je me suis approché de lui, je lui ai parlé, comme jamais de ma vie je n'avais parlé auparavant. Pas avec des ordres comme j'en avais l'habitude, mais avec le cœur.

Je me suis mis à genoux, les mains vides, les mains ouvertes, pour l'implorer d'intervenir, humblement. Devant lui, je n'étais plus en mesure de donner des ordres. Renonçant à exiger à l'aide de mes gesticulations, j'ai découvert la position de celui qui met le genou à terre. J'ai découvert l'attitude de celui qui n'exige rien, mais qui attend et espère tout, sans aucune prétention, les mains vides. A ce moment-là, je n'avais aucune certitude, aucune preuve, aucune garantie que ma démarche ait un quelconque sens.

A ma grande surprise, je me suis entendu lui dire : « *Maître, mon serviteur est couché à la maison, il est paralysé et souffre terriblement* ».

Et après que le prophète m'ait dit qu'il allait venir guérir mon serviteur, j'en ai rajouté une couche, comme si mes instincts reprenaient le dessus : « *Pas la peine que tu viennes jusque chez moi, mais donne seulement un ordre et mon serviteur sera guéri !* » Là, je parlais de nouveau comme un officier romain.

Je ne sais plus très bien ce qu'il s'est passé par la suite. Je crois que le prophète galiléen m'a relevé en me tendant la main. Il n'a pas eu à mon égard des gestes de pitié. Mais il m'a permis de me remettre debout.

Sa main tendue était signe de respect, d'égalité, d'amour et d'attention. Il ne voulait pas que je reste agenouillé, dans une position de soumission. Au contraire, il me regardait dans les yeux, non comme un officier romain qu'on méprise, non comme une personne impuissante qu'on prend en pitié, mais comme un être humain, digne de respect.

Son geste m'a surpris, tout comme les paroles qui l'accompagnaient. Là, devant les gens de son peuple, il m'a loué, moi représentant de l'occupant romain. Il a cité ma foi en exemple, devant tout Israël.

Le prophète galiléen aurait pu se contenter de voir mon serviteur comme un esclave. Il aurait pu faire une démonstration de force, mais il a choisi d'agir autrement. Il l'a traité avec empathie, il l'a regardé avec compassion. Ce faisant, c'est moi aussi qu'il a rendu plus humain. A la place de l'obéissance, il m'a permis de découvrir la confiance, ce qu'il appelle lui-même foi.

A travers la guérison de mon serviteur, c'est moi-même que le prophète galiléen a guéri. Sa poignée de main, c'est le signe qu'il me considère comme un humain, capable d'empathie et de bonté.

Ce moment de rencontre avec le prophète galiléen, je l'ai senti comme un temps de communion humaine, communion de foi, communion d'espérance, communion d'amour.

Il m'a accueilli tel que j'étais, avec mes qualités et mes défauts, avec toutes mes particularités. Son accueil s'est révélé total et inconditionnel.

Grâce à lui, j'ai découvert que l'obéissance n'est pas le seul mode possible pour les relations humaines. Il m'a montré qu'il est possible, en toute circonstance, de développer des relations de confiance, d'égal à égal, main dans la main.

Cette rencontre a permis de faire émerger ce qu'il y a de plus beau dans les relations humaines : la bonté désintéressée, l'élan altruiste, l'accueil inconditionnel.

La poignée de main du Galiléen m'a fait comprendre qu'il compte sur moi, pour agir à son exemple. Il m'invite à renoncer à brandir le poing devant la figure des autres, mais à oser tendre la main.

Il me fait découvrir qu'il est plus judicieux d'apprendre à vivre main dans la main, d'égal à égal. Il m'amène à prendre conscience qu'il vaut la peine de tendre la main, quoi qu'il puisse en coûter.

C'est ainsi que j'ai choisi de vivre dorénavant, en ne misant pas tout sur l'obéissance, mais en y préférant largement la confiance.

Un jour, à la suite du Galiléen, quelqu'un dira probablement qu'il n'y a plu, dans la communion de la foi, ni Juif ni Romain, ni maître ni serviteur, ni officier ni soldat, ni ceux qui ordonnent ni ceux qui obéissent. Amen.